

LES DEVOIRS RÉCIPROQUES.

I.

(LES ÉPOUX.)

Quelque chose que vous fassiez, soit par vos paroles, soit par vos œuvres, faites tout au nom du Seigneur Jésus, rendant grâce par lui à Dieu notre père.

Femmes, soyez soumises à vos maris, comme cela se doit selon le Seigneur. Maris, aimez vos femmes et ne vous aigrissez point contre elles.

Enfants, obéissez à vos pères et à vos mères en toutes choses : car cela est agréable au Seigneur. Pères, n'irritez point vos enfants, de peur qu'ils ne perdent courage.

Serviteurs, obéissez en toutes choses à ceux qui sont vos maîtres selon la chair, ne servant pas seulement sous leurs yeux, comme si vous ne cherchiez qu'à plaire aux hommes ; mais faites-le dans la simplicité de votre cœur, et dans la crainte de Dieu. Et quoi que vous fassiez, faites-le de bon cœur, comme pour le Seigneur et non pour les hommes ; sachant que vous recevrez du Seigneur la récompense de l'héritage, puisque vous servez Christ le Seigneur. Mais celui qui agit injustement recevra la peine de

son injustice; et il n'y a point d'acception de personnes devant Dieu. Maîtres, rendez à vos serviteurs ce qui est de la justice et de l'équité, sachant que vous avez aussi un maître dans le ciel.

Persévérez et veillez dans la prière, et dans les actions de grâces.

(COL., III, 47-IV, 2.)

C'est une pratique bien salutaire de s'arrêter de temps en temps sur la pente de la vie, pour embrasser d'un seul coup-d'œil l'ensemble des devoirs qui nous sont imposés. En comparant ces devoirs avec notre vie passée, nous reconnaissons en quoi nous avons failli, nous en prenons occasion de nous humilier, et de former de saintes résolutions pour l'avenir. C'est dans cette pensée que j'ai choisi, pour l'offrir aujourd'hui à votre méditation, un passage de nos saints livres où sont rassemblés les différents devoirs réciproques de la vie chrétienne. Je voudrais, en développant le tableau tracé par l'apôtre, vous fournir comme un manuel pratique de vos devoirs, qui vous mît en état de vous mieux connaître vous-mêmes, et que vous pussiez consulter dans la suite en présence des difficultés de chaque jour. Je m'adresserai successivement aux femmes et aux maris, aux enfants et aux parents, aux serviteurs et aux maîtres : c'est dire assez qu'il n'est aucune classe de mes auditeurs qui doive rester en dehors de ces instructions.

Deux conditions sont nécessaires pour constituer

un bon système de morale. Il faut d'abord poser un principe général, à la fois fécond et puissant, qui comprenne en germe tous les devoirs particuliers, et qui pousse avec énergie à leur observation; il faut ensuite, par des préceptes particuliers, entrer dans le détail des différents devoirs qu'on veut inculquer. Si l'on se bornait au principe général, on resterait nécessairement dans le vague, et ceux auxquels on s'adresse seraient souvent embarrassés dans l'application de ce principe, dans la pratique du devoir. Si, au contraire, on se contentait d'énoncer des préceptes de détail, la morale manquerait de nerf, elle ne plongerait par aucune racine dans le cœur de l'homme, et la réforme qu'elle prétendrait opérer ne s'appuierait pas sur une base solide. C'est ainsi qu'un jardinier, qui veut faire porter à un arbre sauvage des fruits savoureux, commence par inoculer à cet arbre, au moyen de la greffe, une sève plus généreuse; après quoi il émonde soigneusement, d'année en année, les branches parasites ou nuisibles. La sève nouvelle, c'est le principe de la réforme; les actes réitérés par lesquels on émonde les branches, ce sont les préceptes particuliers.

Ces deux conditions, indispensables pour constituer un bon système de morale, sont toujours réunies dans la morale de l'évangile. Elle a un principe général: ce principe, c'est l'amour de Dieu, la reconnaissance pour le don qu'il nous a fait de son fils,

et par lui de la vie éternelle ; elle a aussi des préceptes particuliers, relatifs à tous les devoirs de détail qu'entraînent les diverses relations de la vie. C'est toujours au nom de la reconnaissance pour ce Dieu qui nous a aimés le premier, que nous sommes exhortés à remplir les devoirs de la vie chrétienne ; et lorsque les apôtres veulent entrer dans le détail de ces devoirs, ils ne manquent pas de rappeler d'abord le principe général qui doit porter à leur observation. Nous en avons un exemple au douzième chapitre de l'épître aux Romains, qui commence ainsi : « je vous exhorte, mes frères, par les compassions de Dieu, à offrir vos corps en sacrifice vivant, saint et agréable à Dieu, ce qui est votre service raisonnable. » Après quoi l'apôtre, ouvrant ce principe général de la consécration de nous-mêmes à celui dont les compassions nous ont prévenus, en fait sortir successivement tous les devoirs de la charité. Le cinquième chapitre de l'épître aux Ephésiens nous offre un exemple analogue. L'apôtre veut entrer dans le détail des devoirs réciproques. Il commence par établir, comme principe général, le devoir de la reconnaissance envers Dieu qui nous a sauvés par Jésus-Christ : « rendez toujours grâces pour toutes choses à Dieu notre père, au nom de notre Seigneur Jésus-Christ. » Après quoi, il tire successivement de ce devoir fondamental les devoirs mutuels des maris et des femmes, des parents et des enfants, des maîtres et des serviteurs

Il en est de même, enfin, dans le passage de l'épître aux Colossiens que je propose aujourd'hui à votre méditation. Avant d'entrer dans le détail de ces devoirs réciproques qu'entraînent les diverses relations de la vie humaine, l'apôtre commence par poser en ces termes le devoir général, le principe inspirateur d'où ils découlent : « quelque chose que vous fassiez, soit par vos paroles, soit par vos actions, faites tout au nom du Seigneur Jésus, rendant grâces par lui à Dieu notre père. »

Ainsi la pensée fondamentale qui doit présider à tous les devoirs de la vie chrétienne, et qui peut seule porter avec énergie à la pratique de ces devoirs, c'est la reconnaissance pour ce père céleste qui nous a aimés et sauvés en Jésus-Christ. C'est là l'unique base solide sur laquelle puisse reposer la réforme morale dont tout homme sent le besoin : réforme qui n'est pas seulement un renoncement extérieur à quelques habitudes vicieuses, mais un changement complet de cœur et de vie. C'est en vain que vous formerez la noble résolution de triompher de vos convoitises, et de réaliser l'idéal de vertu que vous portez dans votre conscience, ô vous qui n'avez pas encore appris à connaître Dieu comme un Dieu sauveur ; vous qui n'avez pas encore pleuré vos péchés au pied de la croix de Golgotha ; vous qui n'avez pas encore trouvé, dans le sang versé sur cette croix, le pardon,

la paix de l'âme et la vie éternelle ! Aussi longtemps que l'amour de Dieu n'a pas été révélé à votre cœur en Jésus-Christ mourant sur la croix, vous ne pouvez pas accomplir les devoirs de la vie chrétienne ; jusque-là vous ne pouvez être, dans le sens chrétien, ni bon père, ni bon époux, ni bon maître, ni enfant obéissant, ni épouse dévouée, ni serviteur fidèle.

C'est là une vérité que l'Écriture n'est pas seule à déclarer, et que votre expérience confirme tous les jours. Que de fois n'avez-vous pas pris l'engagement avec vous-mêmes de remplir exactement tous vos devoirs, et que de fois les événements n'ont-ils pas donné un triste démenti à cette résolution ! Et si nous considérons en particulier ces devoirs réciproques que l'apôtre nous prêche aujourd'hui, quel est parmi vous le père qui ne soit pas obligé de reconnaître qu'il manque souvent à ses devoirs envers ses enfants ; et quel est l'enfant qui ne manque à ses parents ? Quel est le mari qui ne manque à sa femme, et la femme qui ne manque à son mari ? Quel est le maître qui ne manque à son serviteur, et le serviteur qui ne manque à ses maîtres ? Toutes ces transgressions de vos devoirs proviennent d'une seule cause : c'est que vous ne faites pas toutes choses « au nom du Seigneur Jésus, rendant grâce par lui à Dieu notre père ; » c'est que vos résolutions de remplir vos devoirs ne sont pas fondées sur la seule base solide, qui est le dévouement au Dieu sauveur, la reconnais-

sance pour celui qui vous a aimés le premier ; c'est que vous ne faites pas toutes choses avec la pensée de Jésus, avec le souvenir de l'amour qu'il vous a montré sur la croix. « Faites tout en rendant grâce ! » que cette parole est belle, et quelle douce idée elle donne de la vie chrétienne ! La vie du vrai chrétien est une action de grâces continuelle, ou du moins elle devrait l'être ; dès-lors cette vie est nécessairement douce et heureuse, car qu'y a-t-il de plus doux pour le cœur que la reconnaissance ? C'est à dessein que l'apôtre présente la vie chrétienne sous ce point de vue doux et paisible, au moment où il va prêcher des devoirs qui pourraient sembler pénibles à remplir : les devoirs de dépendance réciproque entre les hommes. Rien n'est pénible de ce qu'on fait par amour : les sacrifices mêmes se changent en jouissances, quand c'est l'amour qui les inspire ; et si difficiles que puissent être les devoirs de la vie, ils n'auront plus rien qui nous effraie, si nous portons dans notre cœur le principe tout-puissant de l'amour divin.

Il est à remarquer qu'ayant à prêcher des devoirs réciproques entre deux parties, l'apôtre commence toujours par s'adresser à la partie soumise : aux femmes avant les maris, aux enfants avant les parents, aux serviteurs avant les maîtres. Sans doute il en agit ainsi parce que, s'il avait suivi l'ordre inverse, on aurait pu croire que le devoir d'obéir dépendait, pour la partie soumise, de la conduite de l'autre partie : er-

reur funeste, et subversive de la morale chrétienne. Le chrétien est toujours dans l'obligation de remplir ses devoirs envers les hommes, alors même que ceux auxquels se rapportent ces devoirs négligeraient les leurs à son égard.

« Femmes, soyez soumises à vos maris, comme cela se doit selon le Seigneur. »

Tel est le langage invariable que tient l'évangile à la femme chrétienne : partout il lui prêche la soumission. Ainsi dans l'épître aux Ephésiens : « femmes, soyez soumises à vos maris, comme au Seigneur. » Ainsi dans la première épître à Timothée, où l'apôtre nous donne les motifs de cette position dépendante et soumise assignée à la femme : « que la femme écoute l'instruction en silence, et avec une entière soumission ; car je ne permets pas à la femme d'enseigner, ni de prendre aucune autorité sur son mari ; mais il faut qu'elle demeure dans le silence. Car Adam fut formé le premier, et Eve ensuite. Et ce ne fut pas Adam qui fut séduit ; mais la femme ayant été séduite, fut cause de la transgression. » Quand on lit de pareils préceptes, il est impossible de n'être pas frappé d'un rapprochement qui s'offre naturellement à l'esprit. Chose étrange ! ce même évangile qui prêche partout aux femmes le devoir de la soumission et de la dépendance, est pourtant le seul système religieux qui ait eu la puissance morale d'émanciper la femme,

le seul qui ait su l'arracher à son état d'infériorité et de servage, pour l'élever au rang de compagne et d'égale de l'homme ! Chez tous les peuples païens de l'antiquité, et aujourd'hui encore partout où n'a pas pénétré l'évangile, la femme n'est pas la compagne de l'homme, mais son esclave : on la considère comme destinée uniquement à servir aux besoins ou aux plaisirs de ses maîtres ; et on lui assigne en partage, ou les travaux les plus pénibles et les plus vils, ou une oisiveté plus vile et plus dégradante encore. La religion de Jésus-Christ, sans jamais attaquer de front ces monstrueux abus, les a pourtant fait partout évanouir au seul contact de sa pure lumière. C'est qu'il y a dans le christianisme une force latente, une influence indirecte, qui s'exerce dans les choses temporelles, et qui n'est pas moins irrésistible que l'influence directe qu'il veut exercer sur les âmes ; c'est qu'il donne plus qu'il ne promet, et qu'en ayant l'air de travailler seulement pour la félicité d'une autre vie, il fait encore notre bonheur dans celle-ci. C'est de la même manière qu'il a partout aboli l'esclavage, sans jamais prêcher autre chose aux esclaves, sinon d'être soumis à leurs maîtres. C'est de la même manière qu'il tend de jour en jour à remplacer partout les gouvernements despotiques par des institutions libérales, bien qu'il ne prêche autre chose à cet égard, sinon la soumission aux puissances et le respect pour les autorités établies. Cette puissance universelle

d'émancipation, qui est inhérente au christianisme, réside tout entière dans un principe fécond que l'évangile a proclamé le premier et qu'il a jeté dans le monde, le laissant faire tout seul son chemin et développer lui-même ses conséquences. Ce principe est celui du prix infini de l'âme humaine, et de l'égalité de toutes les âmes devant Dieu. Il résulte nécessairement de ce principe de l'égalité des âmes, que le prince n'a pas le droit de disposer arbitrairement de son sujet, ni le mari de sa femme, ni le père de son enfant, ni le maître de son serviteur; et c'est ainsi que ce seul principe, comme une source féconde et intarissable, verse à grands flots la liberté dans toutes les relations de la vie humaine. Mais cette liberté, prenons-y garde, n'est rien moins que la licence; il est des supériorités, non pas religieuses et éternelles, mais temporaires et sociales, qui sont dans les vues de la providence, et que l'évangile, bien loin de les ébranler dans notre cœur, veut au contraire rendre plus sacrées à nos yeux: telles sont celles dont il est parlé dans notre texte, et que nous sommes appelés à considérer.

« Femmes, soyez soumises à vos maris, comme cela se doit selon le Seigneur. » Tel est donc le rôle assigné à la femme dans les vues de Dieu: un rôle de soumission et de dépendance. Rien n'est plus opposé à l'esprit de l'évangile que ces modernes théories d'émancipation, qui voudraient enlever la femme à cette position humble, paisible, obscure et dépen-

dante, pour la transporter dans une sphère qui ne fut jamais sa destination , et la faire participer à la vie publique qui est le partage de l'homme. La vraie gloire de la femme est dans l'obscurité de la vie privée ; sa couronne se compose de vertus domestiques ; la femme modèle, selon l'évangile , est celle qui « demeure dans la maison , » qui reste soumise à son mari, et se consacre à ses enfants ¹. Et ce n'est pas seulement l'évangile qui place l'idéal de la femme dans cette position humble et dépendante : c'est aussi l'opinion publique , c'est surtout un sentiment intime que la main de Dieu même a gravé au fond de nos cœurs , et qui résistera toujours à toutes les théories des sages. Voyez ces femmes douées de facultés exceptionnelles qui se sont fait un nom dans les lettres, les arts , les sciences ou la politique : nous les admirons, sans doute, comme on admire un beau phénomène de la nature ; mais quelque chose nous dit qu'elles sont sorties de leur sphère ; nous les admirons , mais nous ne les envions pas ; nous ne les choisirions pas pour nos compagnes , nous ne voudrions pas de cette célébrité pour nos sœurs ni pour nos filles ; et parmi celles qui m'écoutent, pas une , j'ose le croire, ne voudrait être à la place de ces femmes illustres, qui ont attiré sur leur nom les regards et les applaudissements des hommes.

¹ Tite, II, 5.

On ne peut nier que cet état de soumission et de dépendance n'ait ses épreuves, et que les femmes ne soient généralement moins heureuses que les hommes, à considérer les circonstances extérieures et sociales. Mais si cette position a ses épreuves, elle a aussi ses bénédictions. Les femmes sont gênées par une foule de convenances sociales, et assujetties à mille privations que les hommes ne connaissent pas. Elles ont en partage l'exercice des vertus les plus difficiles et les plus ingrates, celles qui exigent le plus de renoncement parce qu'elles sont les plus obscures, en même temps que les plus nécessaires ; leur destination est de s'oublier, de se sacrifier constamment pour les autres ; et dans leur vie toute de dévouement et d'abnégation, elles ne sont point soutenues, comme les hommes, par l'éclat de la publicité et par le prestige de la gloire. D'un autre côté, par une contradiction inhérente à notre vie sociale, le monde, qui n'a point de regards pour leurs vertus, a les yeux toujours ouverts sur leurs imperfections ; leurs moindres faiblesses entraînent pour elles les conséquences les plus graves, et l'éclat qu'on refuse à leurs vertus s'attache malignement à leurs fautes. Tout, dans l'organisation de nos sociétés, tend à leur rappeler sans cesse que le rôle qui leur est échu en partage est le plus humble, le plus difficile et le plus pénible. Et pourtant ne vous plaignez pas, ô vous nos mères et nos sœurs, nos filles et nos compagnes,

de la place qui vous fut assignée par le créateur ! Cette position, à certains égards si difficile et si pénible, est pour vous la source des bénédictions les plus précieuses. Par là vous êtes rendues semblables au sauveur, qui « n'est pas venu pour être servi, mais pour servir, » et dont la vie entière s'est écoulée dans l'oubli de lui-même, dans l'abaissement et l'abnégation. N'aimerez-vous pas une obscurité qui vous fait ressembler à Jésus ? Par là aussi l'accès vous est rendu plus facile au royaume des cieux et à la vie éternelle. Ne prendrez-vous pas volontiers votre parti de ne pas briller au premier rang sur la terre, si ce renoncement vous prépare mieux pour le ciel ? C'est un fait qui n'a jamais été contesté, que les femmes sont généralement plus accessibles que les hommes aux idées religieuses, et qu'elles arrivent plus facilement qu'eux à la foi chrétienne. Dans toutes les églises, la proportion des femmes l'emporte beaucoup sur celle des hommes parmi les auditeurs de l'évangile ; et les incrédules, ces incrédules qu'on a nommés, sans doute par dérision et par antithèse, esprits forts, sont infiniment plus rares parmi les femmes que parmi les hommes : à tel point, qu'une femme athée ou matérialiste est un véritable monstre moral, qui ne se rencontre que de loin en loin sur la terre. Quelle est l'explication de ce fait universel et incontestable ? pourquoi les femmes sont-elles partout plus accessibles que les hommes à la foi chrétienne ? Les incré-

dules pourront bien dire, dans leur légèreté impie, qu'il en faut chercher la cause dans une infériorité d'intelligence ou d'instruction du côté des femmes : mais ce n'est pas auprès de vous, mes frères, qu'il est nécessaire de réfuter une pareille assertion. Vous savez assez que la foi chrétienne est la plus sage des philosophies, l'usage le plus raisonnable que l'homme puisse faire de sa raison ; et ce n'est pas faire preuve d'infériorité intellectuelle que de faire cause commune avec les Pascal, les Bossuet, les Bacon, les Locke, les Leibnitz, les Euler, les Newton. Il faut donc chercher ailleurs l'explication du fait qui nous occupe ; et nous croyons la trouver dans cette position humble et dépendante qui est ici-bas le partage des femmes. Par cela même que cette position est semée d'épreuves, elles sont conduites plus facilement que les hommes à sentir que le bonheur n'est pas dans ce monde, et à chercher plus haut que la terre les biens véritables et permanents. D'ailleurs l'humilité, dont la position des femmes leur fait en quelque sorte une obligation, est une des dispositions les plus indispensables pour arriver à la vie de la foi ; et c'est aussi celle qui manque le plus habituellement aux hommes. Enfin il y a dans les soins paisibles de la vie domestique, auxquels sont vouées les femmes, quelque chose qui les invite naturellement à se recueillir, à se replier sur elles-mêmes, à s'élever au-dessus de ces occupations matérielles, arides, monotones, qui ne

suffisent pas à remplir la capacité d'une âme créée pour l'infini et l'éternité. Les occupations des hommes, plus extérieures, plus bruyantes, plus passionnées, les absorbent davantage, et leur font plus facilement oublier cette éternité pour borner leur sollicitude à la vie présente. Jugez par là, femmes chrétiennes, combien il importe que vous répondiez au caractère que l'apôtre assigne à la servante du Seigneur, qui est de « garder la maison ; » combien celle-là est ennemie de son âme qui recherche l'étourdissement des dissipations du monde ; et combien est vraie cette déclaration du Saint-Esprit : « celle qui vit dans les plaisirs est morte en vivant. » Laissez-nous, mes sœurs, vous mettre encore sous les yeux, avant de quitter ce sujet, un de ces portraits admirables, que tracent les apôtres, de la femme chrétienne : « que les femmes soient soumises à leurs maris, afin que s'il y en a qui n'obéissent pas à la parole, ils soient gagnés, même sans la parole, par la conduite de leurs femmes, lorsqu'ils verront la pureté de votre conduite, accompagnée de crainte. Que leur parure ne soit point celle du dehors, les cheveux tressés, les ornements d'or ou des habits somptueux : mais que leur ornement soit celui de l'homme caché et du cœur, savoir, la pureté incorruptible d'un esprit doux et paisible, qui est d'un grand prix devant Dieu. Car c'est ainsi que se paraient autrefois les saintes femmes qui espéraient en Dieu, étant soumises à leurs maris :

comme Sara, qui obéissait à Abraham, de laquelle vous êtes les filles en faisant le bien, sans vous effrayer de rien. » Seigneur ! pour la prospérité de notre église, multiplie au milieu d'elle les femmes qui réalisent un tel tableau !

Au reste, mes sœurs, vous le comprenez, cette position soumise et dépendante assignée à la femme n'exclut pas, et bien s'en faut, sa part d'influence dans la famille, et par là même dans la vie sociale. Sans prétendre usurper sur son mari une autorité qui n'est pas dans les vues du créateur, la femme chrétienne n'en est pas moins appelée à exercer sur lui une influence continuelle et d'une immense portée ; mais cette influence est d'une nature toute paisible et persuasive : elle est dans les paroles douces et affectueuses de la servante du Seigneur, et plus encore dans son exemple. C'est par là que bien des femmes, selon la parole de l'apôtre, ont eu la joie de gagner leurs maris à une foi qu'ils ne partageaient pas d'abord. Si l'on ajoute à cette influence que l'épouse peut avoir sur son mari, celle que la mère a nécessairement sur ses enfants, qui pourra dire quelle action puissante et heureuse la femme est appelée à exercer dans les familles, et par là sur la société tout entière ! Ce n'est donc pas un rôle secondaire et insignifiant que celui qui vous est assigné par la providence, femmes chrétiennes : pour n'avoir pas d'apparence ni d'éclat extérieur, ce rôle n'en est que plus impor-

tant en réalité ; de l'épouse et de la mère de famille dépendent, à bien des égards, le bonheur dans ce monde et le salut dans l'autre, d'une multitude de créatures humaines.

Après avoir rappelé en quelques mots les devoirs des femmes, l'apôtre s'adresse aux hommes à leur tour. « Maris, aimez vos femmes, et ne vous aigrissez point contre elles. » Il est remarquable qu'il ne prêche pas à l'épouse le devoir d'aimer son mari, comme il prêche au mari le devoir d'aimer son épouse. Pourquoi cette différence ? Sans doute parce qu'il a jugé superflu de recommander à la femme le devoir de l'amour. Il a pensé que l'amour de l'épouse pour son mari était une conséquence naturelle, et pour ainsi dire inévitable, de l'amour du mari pour son épouse. En effet, il est bien rare qu'une femme qui possède l'affection de son mari ne le paie pas de retour, tandis que le cas inverse ne se rencontre que trop souvent. L'apôtre prêche à chaque partie le devoir qu'elle est le plus portée à méconnaître. Or, le devoir que la femme oublie le plus facilement n'est pas l'affection, mais la soumission ; et le devoir que l'homme est le plus porté à méconnaître est la tendresse et la condescendance. C'est ainsi que plus on creuse dans tous leurs détails les préceptes du Saint-Esprit, plus on les trouve admirables de justesse et de profondeur, fondés sur une connaissance parfaite du cœur hu-

main et de la vie humaine ; et comment ne pas reconnaître que ces préceptes, qui sont dans un rapport si merveilleux avec les besoins secrets et les tendances cachées de notre nature, sont l'œuvre de cette même puissance divine qui fit le cœur de l'homme et le cœur de la femme !

L'affection du mari pour sa femme est un devoir tellement évident, tellement gravé dans notre cœur par la nature, en même temps qu'il est écrit dans la révélation, qu'il serait superflu d'insister sur ce point. Je me contenterai de vous rappeler dans quels termes l'apôtre prescrit et développe ce devoir en écrivant aux Ephésiens : « maris, aimez vos femmes comme Christ a aussi aimé l'église, et s'est livré lui-même pour elle : c'est ainsi que les maris doivent aimer leurs femmes, comme leur propre corps. Celui qui aime sa femme s'aime lui-même. Personne n'a jamais haï sa propre chair, mais il la nourrit et l'entretient, comme le Seigneur en use avec son église ; parce que nous sommes les membres de son corps, étant de sa chair et de ses os. C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère pour s'attacher à sa femme, et les deux ne seront qu'une seule chair. Ce mystère est grand : je dis cela par rapport à Christ et à l'église. Ainsi, que chacun de vous aime sa femme comme lui-même. » Jugez par ces paroles, maris chrétiens, combien profonde et intime doit être l'affection qui vous unit à vos épouses. Quelle plus

haute idée l'Esprit saint pouvait-il donner de cette affection, que de la comparer à celle de Jésus-Christ pour son église : à cet amour immense, insondable, qui a porté le Roi des rois à se sacrifier pour sa créature ! Telle est l'image sublime de l'amour que vous devez porter à vos épouses. On fait grand bruit dans le monde de la puissance et des merveilles de l'amour. C'est l'amour qui exerce le plus habituellement la plume des littérateurs, et les poètes n'ont pas assez de chants pour le célébrer. Mais cet amour mondain, qui fait l'étonnement et l'admiration des enfants du siècle, cet amour-là n'est rien auprès de l'amour chrétien. L'amour chrétien l'emporte sur l'amour mondain, je ne dis pas seulement en pureté, mais en intensité, en profondeur, autant que le ciel est élevé au-dessus de la terre !

Sans cet amour, l'union conjugale manque à la première condition qui peut la rendre douce et heureuse. Cette union est une association entre deux parties, dont l'une est forte et l'autre faible. Pour que cette union entre le faible et le fort soit parfaite, il faut qu'il y ait soumission volontaire de la part du faible, et amour de la part du fort. De la combinaison de ces deux éléments résulte ce support mutuel qui est si indispensable à la félicité conjugale. Qui ne sait par expérience combien ce support est nécessaire, même dans les unions les mieux assorties ! Plus les points de contact sont multipliés, plus sont faciles et

fréquentes les occasions de froissement ; plus l'union est intime et le rapprochement continuel, plus il est besoin de part et d'autre de support, pour éviter que la douceur de cette union ne soit troublée par les imperfections inséparables de la nature humaine ; imperfections que fait ressortir encore cette intimité permanente, au moyen de laquelle on lit à chaque instant dans la vie et dans le cœur l'un de l'autre. Le bonheur conjugal n'est pas fondé sur la perfection, autrement on le chercherait vainement sur la terre : il est fondé sur l'affection, et c'est pour cela qu'on peut trouver dans le monde, quoi qu'en aient dît de prétendus sages, cœurs glacés, sceptiques en fait de bonheur, parce qu'ils n'ont pas les facultés nécessaires pour le goûter, c'est pour cela, dis-je, que nous pouvons trouver, sans aller loin pour les chercher, des unions heureuses dans toute la plénitude de l'expression, et qui sont pour les époux la source des jouissances les plus pures et les plus profondes.

Ce devoir du support et de la condescendance est également indispensable des deux côtés ; mais c'est surtout à l'homme qu'il faut le rappeler, parce que c'est lui, comme nous l'avons déjà fait observer, qui est le plus porté à l'oublier. Toutefois cette condescendance de l'homme peut avoir son excès, qui ne serait pas moins opposé à l'esprit de l'évangile que la soumission exagérée de la femme. De même que le christianisme, tout en prêchant à la femme la sou-

mission, la retire de son humiliant servage, et ne veut pas qu'elle aille jusqu'à sacrifier sa conscience à l'autorité de son mari : de même, tout en prêchant à l'homme la condescendance, il ne veut pas qu'il abdique aux pieds de l'autre sexe son indépendance intellectuelle et sa force morale. Il y a dans l'influence de la femme, lorsqu'elle excède ses justes limites, quelque chose qui énerve l'homme, qui le paralyse, qui le rend incapable de grandes pensées et d'énergiques efforts. C'est un triste signe de l'état moral de la société quand les femmes, devenues souveraines, forment seules l'opinion publique, et disposent au gré de leurs caprices de l'autorité que leur abandonnent des hommes énervés. Confusion funeste, qu'on a vue plus d'une fois dans l'histoire des empires, et qui fut toujours la marque de leur décadence et le prélude de leur ruine. La république romaine, au temps des empereurs, offre un exemple célèbre de ce désordre* ; on l'a vu également se produire en France à diverses époques de son histoire, et toujours ces époques furent marquées par le relâchement des mœurs. Que chacun donc, dans les Etats comme dans les familles, se tienne à la place que lui assignent également la nature et la religion : que la femme reste soumise sans être esclave, et que l'homme conserve l'autorité, mais une autorité toujours tempérée et rendue aimable par l'affection.

Il est une circonstance dans laquelle ce devoir de

la condescendance, toujours obligatoire pour l'homme, devient plus impérieux encore : c'est lorsqu'il s'agit de respecter la conscience de son épouse. Il arrive souvent qu'une femme éprouve des scrupules religieux que son mari ne partage pas ; et trop souvent aussi, en cas pareil, ce dernier prétend triompher violemment de ces scrupules, en usant de son autorité pour obliger sa compagne à des choses que la conscience de celle-ci ne lui permet pas. Qui ne sent combien une telle conduite est opposée au devoir de la condescendance et de l'amour ? Mes frères, sachez respecter comme une chose sacrée la conscience de vos épouses. Cette conscience fût-elle, selon vous, mal éclairée, vous pouvez chercher à la modifier par la persuasion, mais jamais par l'autorité ; et aussi bien n'y parviendriez-vous pas. La conscience est un sanctuaire que Dieu s'est réservé, et où l'autorité n'a point accès : tout ce que vous pourriez obtenir par cette voie serait des actes matériels où la conviction n'aurait point de part, et qui par là même seraient sans valeur à vos yeux. D'ailleurs, prenez garde qu'en violentant la conscience de vos épouses, vous ne vous trouviez faire la guerre à Dieu. Vous n'avez pas à lutter ici contre une influence humaine ; vous n'avez pas, entre vous et votre compagne, comme c'est le cas dans une communion différente, un directeur spirituel qui s'empare de sa conscience et la dirige suivant son propre jugement ; les convictions de votre

épouse, ces scrupules que vous seriez tenté de méconnaître, ont pris naissance chez elle spontanément, ils se sont formés entre elle et Dieu, dans la prière et dans la méditation de l'Écriture. C'est donc pour vous un devoir sacré de ne pas forcer ces scrupules et de respecter ces convictions.

Ceci me conduit naturellement à vous parler du but principal que doivent se proposer des époux chrétiens dans leur union. C'est de travailler d'un commun accord à leur avancement spirituel et à leur sanctification. Le but du créateur, en établissant entre un homme et une femme cette union étroite et sainte, n'est pas seulement de procurer leur bonheur dans cette vie et de former par leur moyen des créatures immortelles : il est aussi, il est surtout de leur fournir l'occasion de travailler mutuellement à leur perfectionnement moral. L'intimité de la vie conjugale est éminemment favorable à cette influence mutuelle et sanctifiante, que tous les enfants de Dieu doivent exercer les uns sur les autres. Tous les préceptes relatifs aux devoirs de la charité et de l'exhortation fraternelle, s'adressent aux époux avec plus de force encore qu'aux autres chrétiens. C'est aux époux plus encore qu'aux autres chrétiens qu'il est dit : « Prenez garde l'un à l'autre, afin de vous exciter à la charité et aux bonnes œuvres. » « Exhortez-vous et édifiez-vous mutuellement. » « Confessez vos fautes l'un à l'autre, et priez l'un pour l'autre. » « Portez les char-

ges l'un de l'autre, et accomplissez ainsi la loi de Christ. » « Que la paix de Dieu, à laquelle vous êtes appelés pour n'être qu'un seul corps, tienne le principal lieu dans vos cœurs; ayez une même charité; soyez bien unis ensemble; faites tout sans murmure et sans dispute, étant remplis de compassion, vous entr'aimant fraternellement, étant miséricordieux et doux. » N'oubliez donc pas, époux chrétiens, de faire tourner à votre avancement spirituel cette communauté de vie, de sentiments et de pensées que le Seigneur a voulu établir entre vous. Soyez l'un pour l'autre un guide et un soutien dans votre pèlerinage vers l'éternité. Que la vie éternelle, la parole de Dieu, votre sanctification, l'avancement du règne de Christ en vous et autour de vous, que toutes ces choses fassent souvent le sujet de vos entretiens, même de vos entretiens les plus intimes. Que les jouissances de votre affection soient toujours sanctifiées par la présence de Dieu. Ne négligez pas de prier ensemble, de lire et de méditer ensemble la parole de Dieu, et d'avoir pour cela des heures réglées : car l'expérience prouve (et quel est le chrétien qui n'ait fait cette expérience?) que, sans cette régularité, on en vient bientôt à négliger ce devoir si sacré, dirai-je? ou ce privilège si précieux. Concertez-vous ensemble pour faire du bien, et resserrez votre union par ce saint accord. Faites ensemble des œuvres et des visites de charité. Placez-vous souvent ensemble en présence de

l'éternité : rappelez-vous que dans cette vie vous n'êtes que prêtés l'un à l'autre pour un peu de temps, et que c'est dans un monde meilleur que votre union doit porter ses meilleurs fruits; rappelez-vous que pour des chrétiens, l'union conjugale n'est pas une association temporaire, destinée seulement à les rapprocher dans ce monde, mais qu'ils se retrouveront et s'aimeront encore après que le ciel et la terre auront passé !

Telle est l'idée que l'évangile nous donne de la vocation et des devoirs des époux chrétiens. Nous avons à peine commencé d'entrer dans le détail de ces devoirs réciproques de la vie chrétienne qui font le sujet de notre méditation, et déjà l'heure avancée nous avertit qu'il faut finir : tant sont fécondes et riches en applications les paroles du Saint-Esprit ! Dans un prochain exercice; nous méditerons ensemble, si le Seigneur le permet, sur les devoirs des parents et des enfants, des maîtres et des serviteurs. En attendant, que chacun de nous, dans la position où Dieu l'a placé, et particulièrement ceux qui sont engagés dans ce lien sacré que nous venons de considérer aujourd'hui, s'appliquent avec un nouveau zèle à remplir tous leurs devoirs. Et puisque ces devoirs sont un fruit de l'amour de Dieu, et que cet amour est un fruit de la foi au sang de Christ, allons tous retremper notre zèle au pied de la croix. Allons

nous placer de nouveau sous l'aspersion de ce sang de la nouvelle alliance, qui crie grâce pour les pécheurs et anathème sur le péché. Allons nous pencher avec les anges sur les bords de cet abîme d'amour où ils essaient, mais en vain, de plonger du regard pour en mesurer la profondeur. O Jésus, notre frère, notre sauveur et notre Dieu ! viens toi-même retracer plus vivement à notre cœur et à notre imagination ces insondables merveilles de ton amour ! viens nous apprendre à t'aimer à notre tour, toi qui nous as tant aimés, à te donner notre vie comme tu as donné ta vie pour nous, à nous offrir à toi en sacrifice vivant et saint, comme tu t'es offert pour nous à la justice divine ! Que tout ce qu'il y a en nous de force, de volonté, d'intelligence, d'amour, te soit désormais consacré ! Et puisque tu nous as rachetés à si grand prix, que désormais nous ne voulions plus vivre pour nous-mêmes, mais pour toi, Seigneur, qui veux, non-seulement nous pardonner, mais encore nous sanctifier et nous glorifier ! Amen.

Février 1845.
